

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

VOL. I.

MONTRÉAL, SAMEDI 24 MAI 1884.

No. 23.

LE MONITEUR DU COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00
6 mois, - - - - - 1.00
3 mois, - - - - - 50
Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 43 RUE SAINT-GABRIEL, MONTREAL.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00
6 mois, - - - - - 1.00
3 mois, - - - - - 75
Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

M. E. DANSEREAU, GÉRANT

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 24 MAI 1884.

AVIS.

Le magnifique numéro spécial que nous préparons à l'occasion du cinquantième de notre fête nationale sera véritablement une œuvre d'art. Il sera illustré de nombreuses gravures représentant toutes les scènes de la Calvacade Historique, les Tournois, etc., faites d'après les dessins-modèles que les organisateurs de la fête ont mis à notre disposition.

Nous rappelons une dernière fois à nos abonnés que nous ferons parvenir gratuitement ce numéro exceptionnel à tous ceux d'entr'eux qui sont en règle avec l'administration, ou qui nous enverront le montant de leur abonnement pour un an avant le 1er Juin prochain, dernière limite.

LE PRINTEMPS.

Le printemps vient sourire à la terre charmée ;
Le soleil de mai fait reverdir les forêts ;
Des souffles chargés d'ambre agitent la ramée ;
Des nuages d'encens s'élèvent des guérêts ;
Et l'oiseau, sous l'arceau de la branche enbaumée,
Mêle sa voix aux chants des ruisseaux clairs et frais.

La sève à jets pressés dans les rameaux bouillonne ;
La mousse agrafe aux rocs son manteau de satin ;
Sur le trèfle odorant l'abeille tourbillonne ;
Sur les roses s'abat le papillon mutin ;
Et parmi les ajoncs la source qui rayonne
Berce les nids rêveurs d'un murmure argentin.

L'épaulé du coteau luit comme une émeraude ;
L'entonnoir du vallou de fleurs est constellé ;
Sous les grands bois roulants le corf étonné rôde ;
Le bœuf ravi promène au loin son œil troublé ;
Et le semeur, suivi des moineaux en maraude,
Eparille dans l'air sa chanson et son blé.

On respire parfois comme un vent d'ambrosie ;
L'horizon, dans la nuit, garde un reflet du jour ;
Chaque être librement poursuit sa fantaisie ;
Le pétrel sur le flot, le bouvreuil sur la tour ;
Et les monts azurés, ivres de poésie,
Parlent avec le ciel un langage d'amour.

La nature a repris sa beauté, sa jeunesse.
Partout c'est un réveil qui vient tout redorer,
Partout c'est un rayon qui réchauffe et caresse,
C'est un luth que la main des brises fait vibrer...
Et cependant, malgré tant d'éclat, tant d'ivresse,
Je ne revois jamais le printemps sans pleurer ;

Car il me fait songer au printemps de ma vie,
Aux mille illusions dont je me suis bercé,
Aux fleurs de mon chemin, à la douce harmonie
Qui charmait mon oreille aux beaux jours du passé ;
Car ce réveil est plein d'une amère ironie
Qui déchire mon cœur par les regrets froissés.

Mais si le renouveau par sa magnificence
Me fait pleurer le temps que chaque homme pleura,
Il m'apporte en retour la sublime espérance
Qu'après les jours de deuil la floraison viendra,
Qu'il brille par delà ce monde de souffrance
Un printemps éternel où mon cœur renaitra.

W. CHAPMAN.

ODE A L'ÉGLISE.

Il y a plaisir d'être dans un vaisseau
battu par l'orage, quand on est assuré
qu'il ne périra pas.

PASCAL.

Salut, divine Eglise, en merveille féconde,
Refuge qu'éleva l'éternelle bonté
En face des périls de l'océan du monde,
Pour que le naufragé soit toujours abrité !

Aussitôt que nos yeux s'ouvrent à la lumière,
Tu nous prends dans tes bras, mère au front radieux,
Au chevet des douleurs ta place est la première,
Et ta voix nous soutient à l'heure des adieux.

Des bienfaits du Très-Haut douce depositaire,
Plaine de cet esprit qui ne sait point faillir,
Tu répands sur nos fronts cette onde salutaire
Qui jusqu'aux cieux va rejaillir !

Pour que nos tristes jours dans le bonheur s'achèvent,
Sur la terre, où le mal, hélas ! nous exila,
Tu places ces degrés où les vertus s'élèvent,
Echelle qu'à Jacob un songe révéla.

Tes élus ici-bas trouvent plus d'un calvaire ;
Mais, quand nous acceptons le calice de fiel,
Le cœur purifié devient un sanctuaire,
Et l'âme se revêt de la splendeur du ciel.

Ah ! tu portes au front l'empreinte des miracles !
Rien de ce qui trahit une profane main
Ne trouble ces hauteurs où tes saints tabernacles
Illuminent notre chemin.

L'histoire de ton règne est celle des prodiges :
Avec la croix de bois, en dépit des tyrans,
Tu renversas ces dieux entourés de prestige,
Ces dieux qu'on encensa pendant quatre mille ans.

Tu subjuguas le monde épris des jouissances,
En brisant à ses pieds la coupe des plaisirs ;
Tu domptas tour à tour les plus fières puissances,
En baignant l'univers du sang de tes martyrs.

Du haut de ton rocher tu domines les âges !
En vain tes ennemis éclatent en fureur ;
Adossée à la croix, tu braves les orages
Des passions et de l'erreur.

Aux siècles à venir les siècles qui s'écoient
Transmettent toujours par le dépôt de ta foi ;
Les cités, les palais, s'ébranlent et s'écroulent,
Mais sans que leur poussière arrive jusqu'à toi.

Il n'est pas de déclin pour tes clartés divines :
L'espace t'appartient ; plus forte que le temps,
Ta puissance grandit au milieu des ruines,
Et semble s'élever sur l'aile des autans !

Ainsi, lorsque les flots couvraient les hautes crêtes,
Balayant les humains entraînés dans leurs cours,
Loin de s'anéantir sous l'effort des tempêtes,
L'arche montait, montait toujours !

CHRONIQUE

Allons, tout est pour le mieux, les affaires vont comme sur des roulettes, chacun sait ça. Les commerçants se frottent les mains et encaissent des recettes à faire rêver les caissiers de banque ; les comptables qui ont pour spécialité les règlements d'affaires de faillites sont obligés de se serrer le ventre et deviennent d'une maigreur qui surprend. Les chemins de fer transportent des milliers et des milliers de voyageurs qui sont tellement bourrés d'argent qu'ils paient double place pour être plus à leur aise. Les bateaux à vapeur regorgent de touristes qui sèment l'or par les hublots. Les petits chars distribuent des dividendes magnifiques, représentant à peine la moitié du bénéfice du dernier exercice. Les journaux qui tiraient à quatre mille ont quadruplé leur tirage et les journalistes eux-mêmes, satisfaits de leur modeste aisance, se reposent sur leurs lauriers.

Comme une prospérité pareille est bien faite pour réjouir le cœur ; vraiment ce n'est pas trop tôt que cette année des vaches grasses arrive ; quand on a mangé de la soupe aux pois pendant trois ans, on soupire après le roastbeef !

Je sais bien qu'il y a des pessimistes qui s'en vont criant partout que rien ne va, mais ils ne faut pas faire attention à ces gens-là. Parce qu'ils ne prennent pas part au régal général,

ces mauvais patriotes osent prétendre que le peuple meurt de faim, que les ouvriers sont sans ouvrage et que notre population besogneuse émigre en masse aux États-Unis. Les farceurs !

Est-ce que les grandes administrations n'augmentent pas le traitement de leurs employés au lieu de renvoyer une partie de leur personnel, comme quelques méchantes langues le prétendent ?

Est-ce que le Grand-Tronc, par exemple, n'a pas dernièrement embauché près d'un millier d'hommes et augmenté tous les émoluments de dix pour cent ?

Est-ce que les émigrants qui arrivent ici ne trouvent pas, le jour même de leur arrivée, des emplois rémunérateurs qui leur font bénir notre terre chérie ? Entendez-vous parler de faillites ? Pas le moins du monde. Nos grandes maisons de commerce font toutes honneur à leurs engagements et les petits commerçants, au lieu de se faire tirer l'oreille, anticipent leurs paiements et ont même pris le parti, m'assure-t-on, de ne plus acheter qu'au comptant.

Vous voyez bien que tout va pour le mieux et que les mécontents n'ont pas sujet de plaintes, ils feraient mieux de se faire soigner, ces hypocondriaques !

Recherchons un peu, si vous le voulez, les causes de ce bien être que presque tout le monde constate sans pouvoir l'expliquer.

La première, la meilleure peut-être, est cet esprit d'économie qui est de tradition chez nous. Nous pouvons l'avouer sans forfanterie, nous sommes économes : au lieu de vivre au jour le jour comme nos voisins les yankees, nous nous contentons de dépenser une faible partie de nos revenus et mettons le reste en réserve. Nos banques regorgent d'argent provenant de ces sortes de placements. Pendant les mauvaises années nous savons nous contenter de peu, mais quand le bon temps arrive chacun sort les piastres économisées, et le commerce prend tout son essor. Nous en avons la preuve maintenant.

Une autre cause qui fait que nous reprenons facilement le dessus après les mauvais jours, est que le commerçant se contente d'un très petit bénéfice. L'acheteur, n'ayant pas à payer un objet trois sa valeur, achète plus souvent et a toute confiance en son fournisseur. Par exemple, monsieur veut fumer un cigare : coût dix cents ; le marchand se contente modestement d'un profit de six cents sur cet article de luxe. Vous avouerez que c'est peu. Dans beaucoup d'autres pays on demanderait à gagner le double !

Les bénéfices sur les autres marchandises dépassent parfois cette proportion, mais la différence est si peu sensible qu'il est inutile d'en parler.

Un des bons points à notre actif, c'est la régularité de nos paiements. Tel négociant qui a besoin d'argent n'a qu'à courir chez ses clients ; les encaissements s'opèrent avec une régularité qui ne laisse pas de satisfaire le créancier. Avez-vous besoin d'argent le samedi pour rencontrer vos affaires, vous faut-il une somme de cinq cents piastres pour une échéance ? vous courez chez votre clientèle et demandez ce qui vous est dû. Sur les cinq cents piastres dont vous avez un pressant besoin, vous encaissez, sans trop grande fatigue, douze piastres quatre-vingt quinze. C'est toujours ça ; ailleurs, en certains pays que je connais, vous n'auriez rien encaissé du tout, mais chez nous on s'efforce d'obliger nos créanciers.

Et puis, nous n'avons pas à souffrir des gens de loi. Nos avocats ne tondent jamais leurs clients ; au contraire, ils les assistent dans les moments

difficiles et je me plais à le dire bien haut, ils ne s'occupent jamais d'affaires véreuses. Je ne puis que constater un tel excès d'honnêteté ; tout commentaire serait superflu.

Une plaie qui ronge toutes les nations d'Europe et bien un peu celles de notre continent, l'usure, est complètement inconnue chez nous. On n'a pas d'exemples dans nos annales judiciaires qu'un usurier ait été traîné devant les tribunaux ; par conséquent, nous pouvons logiquement déduire de cette absence de poursuites que ce délit n'a jamais été commis. Félicitons-nous mutuellement de ce bon état de choses, surtout quand on pense que, chez nos voisins, il y a des gens qui ont le front d'offrir leur argent à dix pour cent !

Je pourrais multiplier les exemples pour prouver que nous méritons sous tous les rapports le bien-être commercial dont nous jouissons actuellement, mais cela m'entraînerait trop loin ; je ne puis pourtant passer sous silence le parfait accord qui existe entre un créancier qui fait faillite et ses débiteurs résignés.

Les commerçants de certains pays, le fait est notoire, se permettent quelquefois de déposer leur bilan, avec un actif qui se chiffre par zéro. Ces malheureux résignent parce qu'ils n'ont pu se soumettre à temps. Chez nous, jamais chose pareille n'arrive ; quand on se sent un peu gêné dans ses affaires, on convoque ses créanciers, et après le bordeaux et les cigares on leur dit avec une franchise que chacun aime : Messieurs, je vous dois tant, je vais vous payer en six mois la moitié de ma dette à condition que vous me ferez cadeau de l'autre moitié. Et les créanciers qui ont trouvé le bordeaux et le havane exquis acceptent l'offre. Il y a-t-il un procédé qui soit plus coulant que celui-là ? Jamais de la vie.

Je viens de montrer, que nous méritons, sous tous les rapports, la prospérité commerciale dont nous jouissons actuellement ; mon but était de faire taire les criards et les mécontents qui finissent par nous abasourdir. Si j'ai pu les convaincre qu'ils ont tort de se répandre en plaintes, je n'aurai pas perdu tout à fait mon temps.

FERNAND.

LE CHAPITRE DU MARIAGE.

Permettez-vous, M. le Directeur, à une jeune fille, de dire un mot seulement en réponse à Monsieur Roméo qui a expliqué, à sa manière, dans le *Journal du Dimanche*, " Pourquoi l'on ne se marie pas. "

Je n'ai pas l'intention de traiter du chapitre du mariage, pas plus qu'un aveugle ne doit parler des couleurs. Mais ce que je puis bien dire, c'est ce que je vois, et ce que je vois, c'est ce que nous sommes. On attaque notre sexe, on nous dénonce comme des ruine-maris, on nous accuse de méconnaître nos obligations et nos devoirs. On a des préjugés contre nous, ou bien nous ne valons pas ce que nous croyons valoir.

Je ne viens pas me poser en rivale de l'homme, encore bien moins en esprit supérieur. On peut bien se croire certains mérites, sans pour cela avoir de la prétention. La femme doit être humble, je le sais, mais la modestie n'exclut pas la conscience de la valeur. Si on s'efforce d'orner son esprit de connaissances suffisantes pour ne pas déparer la société, si on cultive son cœur avec soin pour qu'il n'y croisse que les meilleures plantes, si on apprend les soins du ménage, si on contracte des habitudes d'ordre et même d'économie, en un mot, si on travaille autant que possible à développer et à perfectionner les quelques qualités que la Provi-

dence a pu nous départir, c'est donc qu'il y a certains mérites. Je ne réclame pas d'autre valeur que celle qui résulte de la bonne volonté, des bonnes intentions et du dévouement dont la femme fait preuve si souvent.

M. Roméo paraît croire que la jeune fille est un être égoïste qui ne cherche dans le mariage qu'une occasion d'exploiter son mari. Il dit assez clairement que pour nous l'idée du bonheur est dans le luxe, la toilette et les futilités. C'est là un horizon nouveau aussi difficile à apercevoir que le pôle Nord. La découverte de M. Roméo n'a pas été aussi périlleuse que l'expédition de la *Jeannette*, mais elle n'est pas non plus aussi glorieuse. Elle ne demande peut-être pas autant de bravoure.

Il me semble voir le philosophe Roméo voyageant sur son navire qu'emporte une forte brise, à travers les écueils de la vie, avec un télescope superbement perché sur son nez aquilin, et cherchant à découvrir quelque plage lointaine qui l'immortaliserait. Quel a été le résultat de ses recherches ? Magnifique. Il a dû se reposer après un coup de maître comme cela. L'aigle qui, dans son vol majestueux, s'élève jusqu'aux nues, découvre de son regard puissant les perles qui gisent éparses sur les bords de la mer. M. Roméo a-t-il trouvé des perles ? Ses yeux ne portaient pas de ce côté-là. Son télescope ne lui a dévoilé que des défauts chez la femme. Il a découvert que c'est la faute des jeunes filles, si les jeunes gens ne se marient pas.

S'il avait dit tout simplement qu'il y a de ces femmes dont l'amour du luxe tient lieu de tête et de cœur, il n'eût fait que médire. Mais il ne discerne pas celles qui contribuent aux succès de leurs maris d'avec celles qui les ruinent. Il ne faut pas confondre les abeilles travailleuses avec les frelons.

Est-ce que le luxe des jeunes filles est une raison suffisante pour empêcher les jeunes gens de se marier ? Qui va le croire ? Voit-on un homme marié qui est plus pauvre que lorsqu'il était garçon ? Le mariage n'appauvrit pas. Qu'on ne m'accuse pas de parler pour mon clocher. Je soutiens là une thèse que je crois juste et si je consens à descendre dans l'arène pour défendre notre cause, je le fais au nom de la vérité et j'espère qu'on n'abaissera pas mes intentions au niveau de l'égoïsme.

Je ne voudrais pas accuser et me servir du même procédé qu'on emploie à notre égard, mais il y a certaines vérités que j'aimerais à dire pour notre justification et qui pourraient paraître être énoncées avec malice. Je veux strictement me tenir sur la défensive. Si les hommes ont des défauts, ce n'est pas en le criant sur les toits qu'on les corrigera, mais en leur donnant l'exemple de la charité. On accuse bien les femmes de trop parler, mais elles savent aussi se taire à propos.

On peut bien parler de notre luxe, mais parlez donc de vos économies. Combien y a-t-il de jeunes garçons économisant sur leur salaire ? Que vous reste-t-il à la fin de l'année ? Vous n'êtes pourtant pas marié ! Alors pourquoi ces prodigalités ? Mais il y en a qui se marient par économie. Ils prétendent que ça leur coûte moins cher. Vous voyez deux associés — ils ont les mêmes revenus — l'un est mari, l'autre est garçon. A la fin de l'année, l'associé célibataire n'est pas plus riche que l'autre, qui a pourtant bien vécu.

Néanmoins vous craignez de vous marier. Ce n'est peut-être pas vous qui y gagnez le plus. Ce n'est pas que je cherche à engager les messieurs à se marier, cela m'est indifférent. Je veux simplement dissiper ce petit nuage qui obscurcit la vérité.

Vous messieurs les alarmistes, ne vous trou-

vez-vous pas du côté de la minorité ? La grande majorité n'a pas eu ces craintes puériles. S'en porte-t-elle plus mal ? Est-ce que le but de tout jeune homme n'est pas de se créer un foyer ? Pourquoi déploie-t-il toute son activité et travaille-t-il avec tant de courage et d'ambition ? Lorsque ses projets ont réussi, lorsqu'il a réalisé, du moins en partie, ses rêves d'espérance, il ne croit pas que son avenir est assuré tant qu'il n'est pas marié. Si le mariage est le couronnement de votre carrière, comment pouvez-vous concilier cela avec les nombreux défauts que vous nous trouvez, messieurs les alarmistes ?

Est-ce que vous n'êtes pas réellement un citoyen que lorsque vous êtes marié ? Vous ne vous abaissez donc pas. On ne vous ruine donc pas.

La jeune fille bien élevée sait se conformer à la position et à la fortune de celui à qui elle dévoue sa vie. Si son mari réussit bien, elle profitera de sa prospérité ; s'il est malheureux dans ses entreprises, elle l'encouragera et le soutiendra. On ne peut pas dire, généralement, que les femmes sont exigeantes. Celle qui aime son mari ne le tracasse pas pour ses toilettes, lorsqu'il n'a pas les moyens de lui en donner de belles.

Mais ces messieurs qui ont l'esprit si solide, le jugement si sûr et le coup d'œil si juste, comment se fait-il qu'il ne peuvent pas connaître une jeune fille qui aura assez de cœur et de bon sens pour faire une bonne femme ? Est-ce que les bons caractères ne sont pas faits pour sympathiser ensemble ? Est-ce que les cœurs bien faits ne sont pas destinés à s'unir dans une commune harmonie ? La perfection, pourtant, recherche la perfection. Et vous laissez enlever par d'autres ces jeunes filles au dévouement admirable, au cœur généreux, au caractère docile et à la modestie exemplaire !

Vous qui redoutez tant le luxe de la femme, n'avez-vous jamais songé que bien souvent ce sont les maris qui habituent leurs femmes à porter ces toilettes qui vous effraient tant ? Vous avez la prétention de conduire le monde, messieurs les hommes, et vous ne pouvez guider avec sagesse celle à qui l'Église dit au jour du mariage : "Femme vous serez soumise à votre époux." Manque-t-elle à ce commandement ? Les hommes ne s'en plaignent pas. Ils sont encore convaincus que leur meilleur ami, c'est leur femme.

S'il y a des maris qui se plaisent à doter à leur femme des toilettes dispendieuses, c'est peut-être un excès de générosité, voilà tout. Ils comprennent que ce serait de l'égoïsme de dépenser presque seul ce que la femme a aidé à gagner. Comme le mari est le maître, dans le ménage, il doit donner l'exemple de l'économie. La femme s'empressera de l'imiter, à moins que ce soit une tête légère comme il s'en trouve quelquefois.

S'il était possible de constater tout ce que les femmes font économiser à leurs maris, qui sont souvent trop prodigues, se serait étonnant, j'oserais dire édifiant. Il y en a pas qui voudraient après cela nous accuser de dilapidation. Il n'est pas rare d'en trouver qui font plus d'économies, mariés, que lorsqu'ils étaient seuls. Vous en trouverez partout qui vous le diront. C'est si bien le cas que, lorsqu'un veuf, veut se remarier, il ne trouve rien de mieux à dire que *tout se perd dans la maison*. C'est pour économiser qu'il se hâte de prendre femme.

J'ose croire, M. Roméo, que vous reviendrez à de meilleurs sentiments, ainsi que ceux qui seraient tentés de penser comme vous. Ce ne sera pas dû à moi, je n'en ai pas la moindre prétention, mais ce sera grâce à la justice de la cause que je défends. Nous n'avons pas pour

nous la force qui triomphe des obstacles, mais nous avons parfois la persuasion à laquelle il est souvent difficile de résister. C'est que nous devons avoir la raison de notre côté. Cette force n'est qu'une juste compensation de notre faiblesse physique. Napoléon disait à Joséphine : "Je ne gagne que des batailles et vous gagnez les cœurs."

Vous qui déclarez la guerre au sexe féminin, ne pensez vous pas que vous êtes téméraire ? Est-ce que la femme n'a pas subjugué le monde entier ? les hommes ont gagné des batailles, mais les femmes ont gagné les cœurs. C'est un des vôtres qui le dit. Cette conquête toute pacifique d'une moitié de l'univers par l'autre moitié, n'a pas répandu de sang, comme font les hommes pour s'emparer d'un pays.

Ceux qui nous redoutent à cause de notre luxe perdent leur temps. Ils ne sont peut-être pas loin d'adorer ce qu'ils ont brûlé, et de brûler ce qu'ils ont adoré.

Je vous remercie, M. le Directeur, de m'avoir donné l'hospitalité dans votre intéressant journal qui ne refuse jamais son ministère à la plus juste des causes.

JULIETTE.

CAUSERIE.

Avez-vous vu comme Maud abîme les hommes dans sa chronique de la semaine dernière ? En vérité, nous ne méritons ni cet excès d'honneur ni cette indignité. Ma foi, il pourra peut-être m'en cuire, mais je relève le gant, un petit gant gris-perle—car Maud suit les conseils de Pépia—que la chroniqueuse vient de nous jeter. Hem ! ce petit gant-là sent bien bon !

Dites-moi, charmante voisine, vous avez donc l'humeur chagrine maintenant ? Auriez-vous vu feu votre mari en rêve, et devons-nous à cette apparition les petits compliments dont vous nous gratifiez ?

Les hommes, dites-vous, sont les plus vains, les plus maniérés, les plus fats des animaux habitant notre globe voyageur. Je l'admets comme vous, chère Maud, mais n'avons-nous pas le droit d'être vains, maniérés et fats alors que, de tous les animaux qui habitent notre globe, nous sommes les seuls qui avons pu faire la conquête de cet être surnaturel que l'on appelle la femme, et qui, suivant vous est peu vêtue, et cuisine, blanchit, repasse toujours ?

Certes, après une conquête pareille, on a le droit d'être fier de soi, et comme l'homme n'est pas parfait, quoi d'étonnant que nous ayons un petit brin de vanité ?

Vous continuez la kyrielle de vos compliments par ceux-ci : "Si l'homme nous accuse, nous, pauvres victimes de la coquetterie, c'est uniquement pour déguiser et excuser la sienne. La coquetterie de la femme n'est qu'un reflet de l'orgueil de l'homme. Il veut, ce grand égoïste et fanfaron, que sa femme soit belle, soit élégante, soit à la mode ! Les uns par orgueil, les autres par intérêt."

L'accusation, cette fois, est d'une gravité qui n'échappera à personne, et si j'aimais tant soit peu les avocats, j'aurais recours à l'un d'eux pour prendre notre défense. Dire que la coquetterie de la femme n'est qu'un reflet de l'orgueil de l'homme, c'est aller un peu loin ; j'ai connu des hommes orgueilleux qui avaient des femmes bien mal lagotées, de même que chaque jour on rencontre de ces déesses de la toilette étalant des robes extravagantes alors que monsieur le mari se contente d'un habit râpé et d'un chapeau rougi.

Mais vous allez plus loin encore en disant que nous voulons, les uns par orgueil, les autres

par intérêt, que mesdames nos épouses soient belles, élégantes et à la mode. Mand ceci est plus grave et vous auriez dû vous souvenir qu'il n'est pas toujours bon de dire la vérité. Je sais bien qu'il y a des maris à jolies femmes devant qui chacun se découvre en murmurant ; les veinards ! Ces maris-là ont des places à gros appointements et ne font que monter de grades en grades. Tant mieux pour eux. Il est préférable, voyez-vous, de ne pas s'occuper de ces gens et de les laisser dans l'ombre avec leurs femmes, leur veine, leur gros appointements... et le reste.

Plus je relis votre article, Maud, plus je suis convaincu qu'il a vous a été dicté par quelque dépit secret. Est-ce que, par hasard, fatiguée du veuvage, vous auriez fait des avances à un de ces animaux maniérés à la classe desquels j'appartiens, est-ce que ça n'aurait pas mordu ? D'où vient ce déchainement de critiques, cet aplatissement en règle qui va nous faire gonfler de vanité, car voyez-vous, nous autres hommes, avons pour principe qu'il vaut mieux être critiqué par une jolie femme comme vous qu'embrassé par une laide.

Allons, allons, pour cette fois je vous pardonne, mais..... revenez-y !

Je connaissais beaucoup de métiers bizarres, entr'autres celui de fabricant de défauts de cuirasses—recommandé à messieurs les organisateurs de la cavalcade—mais j'ignorais complètement qu'il y eût des individus qui exerçassent la noble profession d'allongeurs de dépêches.

Un allongeur de dépêches, qu'est-ce que cela peut bien être ? Je vais tâcher de vous l'expliquer. Je suppose qu'étant correspondant d'une agence télégraphique quelconque, vous envoyiez à la dite agence, en Europe, un télégramme ainsi conçu : "Grand Tronc décide bâtir gare." Un employé spécial, à qui votre télégramme a été donné aussitôt reçu, échafauda sur ces cinq mots un paragraphe bien ronflant de cent cinquante lignes et vend ensuite cette marchandise aux journaux de l'endroit. Le lecteur en déployant son journal tombe immédiatement sur votre dépêche ainsi allongée :

Montréal, 1er mai 1884.

[De notre correspondant spécial.]

La compagnie du chemin de fer du Grand Tronc fait royalement les choses. Elle bâtit en ce moment, en notre ville, une gare vraiment monumentale. Toute la façade doit être en marbre blanc ; les salles d'attente pour les voyageurs seront décorées avec le plus grand luxe : boiseries en noyer noir sculpté et plafonds peints par nos meilleurs artistes, etc. etc.

Voilà en quoi consiste la profession d'un allongeur de dépêches.

La chose se pratiquait depuis longtemps en Angleterre, mais le public forcé d'avaler des tartines où il y avait si peu de beurre dessus vient enfin de se révolter. Un honorable membre de la Chambre des Communes a présenté un projet de loi pour empêcher cet abus. Encore un métier rémunérateur qui va disparaître !

Je viens d'apprendre une nouvelle qui me fait grand plaisir. On parle d'organiser une représentation théâtrale au bénéfice de la veuve de ce pauvre Paul Dumas. Les membres de la Société Française qui savent si bien faire les choses s'en occupent, dit-on ; j'espère que ce projet ne tombera pas à l'eau mais qu'au contraire, tous les amis de notre regretté caramade vont s'unir pour que la chose réussisse.

Dumas est mort pauvre, ce n'est pas faire injure à sa mémoire que de le dire ; sa veuve a

besoin qu'on vienne à son secours, et cela le plus tôt possible. Une représentation théâtrale à l'Académie de Musique, par exemple, pourrait produire une belle somme qui tirerait la pauvre femme d'embarras. Les amateurs distingués qui prêtent toujours si généreusement leur concours ne manqueront pas à leurs traditions, en cette circonstance.

Ceux que nous avons applaudis à la représentation donnée au bénéfice de Madame Defoy, à la salle Nordheimer, nous pourrions les applaudir encore quand le moment sera venu ; qu'ils fassent parvenir leur adhésion au président de la Société Française M. J. Hirtz, 72 rue Notre-Dame, ou à la rédaction du *Journal du Dimanche* 43 rue St-Gabriel.

Dumas ne comptait que des amis et la salle sera trop petite, j'en suis certain.

TOUCHATOUT.

LE REPENTIR

Une jeune fille élevée à la ville, épousa un jour, par intérêt, un riche cultivateur plus âgé qu'elle de plusieurs années, il lui en coûtait bien un peu d'abord, de s'exiler à la campagne, mais que lui en coûtait-il d'essayer si elle s'y ennuyait, elle y passerait l'été puis reviendrait à la ville, car un époux doit toujours suivre les volontés de sa femme, se disait-elle. En effet, elle essaya. Pendant les premiers temps, tout alla pour le mieux, tout ce que la jeune femme voyait était nouveau pour elle.

Un matin cependant, Anna semblait préoccupée, son mari la questionna, elle lui répondit :

—L'excès du calme m'est contraire, tout est charmant ici mais complètement vide, car enfin, je ne puis ni visiter ni recevoir des femmes de fermiers.

—Veux-tu inviter quelques personnes à dîner ?

—Qui ? le juge de paix qui porte un bonnet de crainte de s'enrhumer, ou bien M. le curé ? Il me dirait les litanies de vos mérites et je puis bien les réciter toute seule. Ah certes, j'aime encore mieux ma solitude.

Le grand mot était dit ! "solitude." La conclusion était facile à tirer : "Ennui." M. G*** n'insista pas et alla tout seul se promener dans ses champs. Quand il revint le soir, il courut vers sa femme et lui dit :

—Tu ne sais pas, en me promenant, il m'est venu une idée, celle de t'envoyer passer tes journées à la ville, pourvu que tu reviennes le soir égayer ma solitude.

—La charmante idée, s'écria Anna, que je t'aime pour l'avoir eue. J'étouffais dans ma prison, comme notre pauvre perruche dans sa jolie cage. Merci, oui, mille fois merci.

La joie d'Anna, amena un sourire sur les lèvres de M. G***, mais en même temps, elle fit naître une inquiétude au fond de son cœur, vague encore, il est vrai, mais il craignait, il refusait de s'avouer cette vérité terrible : que l'amour qui faisait toute sagesse ne suffisait pas à Anna. Un germe de douleur secrète se glissa en lui. Anna partait et revenait tous les jours ; dans les premiers temps, la jeune femme semblait radieuse, mais elle finit par trouver bien laide cette maison où sa petite personne était tant choyée, elle y respirait une sensation de froid et elle regardait le papier gris des murs avec un sentiment de profond dédain. Elle se répétait que jamais elle n'aurait le courage de vivre comme elle l'avait fait. Une pensée rapide traversa son esprit, elle sourit, puis elle se dit : "j'en mourrais."

La jeune femme portait des toilettes extravagantes et ne s'occupait aucunement de la direc-

tion de sa maison, cet état de choses inquiéta un peu M. G*** et enfin, un jour, il se décida à faire quelques observations à sa femme ; celle-ci n'en fit aucun cas, et continua à donner des soirées et des bals qui attiraient à la ferme un grand nombre de visiteurs.

M. G*** se décida une seconde fois à faire entendre raison à la jeune femme. Il lui dit :

—Chère Anna, tu sais si je t'aime ; sacrifie-moi les plaisirs bruyants, les réceptions fastueuses ou du moins rends-les plus rares. Éteignons le brandon de discorde avant qu'il ait allumé l'incendie. Dis-moi que pour quelques plaisirs de moins tu veux garder la paix et l'aisance.

Anna l'interrompit :

—Si je vous comprends bien, vous me demandez de ne plus donner ni bals ni soupers. Pourtant, monsieur, je ne veux pas mourir d'ennui ici.

La jeune femme se leva avec colère, gagna sa chambre et referma brusquement la porte derrière elle.

Quand M. G*** se trouva seul, il cacha sa tête dans ses mains crispées et murmura : Mon Dieu, si ma femme ne m'aimait pas !.....

Anna quitta son mari, et alla demeurer chez une de ses amies qui recevait beaucoup de jeunes élégants ; l'un d'eux remarqua l'extrême jeunesse et la grande beauté d'Anna, qui se laissait doucement glisser sur la pente de l'abîme.

Un jour, le jeune homme lui apporta un bouquet de fleurs, la jeune femme en détacha une marguerite et la tendit au jeune homme qui la glissa à sa boutonnière. Gaston regarda fixement Anna puis il lui dit :

—Donnez-moi un souvenir de cette soirée, ce ne sont pas les fleurs qui tremblent dans vos mains que je veux, ni le mouchoir baigné par vos lèvres que je désire, c'est un cadeau plus précieux qu'il me faut et qui sait, peut-être, plus utile.

—Qu'est-ce ? demanda la jeune femme.

—C'est le petit poignard que vous avez laissé sur le marbre de votre cheminée.

Anna laissa échapper un cri sourd.

—Merci de cette angoisse, dit le jeune homme avec une douceur infinie ; je me rappellerai toujours que quittant l'éblouissement d'une fête pendant laquelle chacun vous admirait, vous avez souffert du contre-coup de ma souffrance ; pour moi la pensée que vous souffrez me déchire l'âme. Oh ! jurez-moi que le jour où vous vous trouverez froissée, brisée sans retour, vous viendrez chercher, pour vous appuyer, la main qui reste dans les vôtres. Alors seulement je me sentirai réconcilié avec le ciel et avec moi-même.

—Je le jure !

—Merci et adieu, gardez toujours ces fleurs, elles vous rappelleront mon souvenir quand vous m'aurez oublié.

Sur ce, ils se séparèrent ; Anna regagna son appartement, elle se sentait étouffer ; elle aimait, oh ! oui, elle aimait ce jeune homme, mais elle s'en voulait car le remords faisait en elle son travail. "Je suis bien vile, et bien misérable, se dit-elle, d'avoir lâchement abandonné mon mari." Maintenant qu'elle avait brisé le cœur de l'homme généreux qui l'aimait, il lui semblait qu'elle aussi avait pour lui quelque chose de ce sentiment divin qui aurait pu les rendre si heureux. Elle ne voulut plus revoir Gaston, et n'y pouvant plus tenir elle annonça à son amie qu'elle retournait vivre sous le toit conjugal, qu'un secret pressentiment lui disait qu'il était arrivé malheur à celui qu'elle avait fui. Son ami essaya de la retenir, mais en vain. Anna fit ses malles et se dirigea vers la demeure où elle avait fait verser tant de larmes.

Une grande animation régnait dans toute la

maison. Une vieille servante la reconnut et vint au-devant d'elle.

—Venez, madame, lui dit-elle, et elle entraîna Anna vers le lit.

Le docteur essayait le front baigné de sueurs de M. G***.

—Mon mari est mort ? s'écria Anna.

—Non, dit le médecin, mais son état est grave.

Anna se raidit contre sa douleur, et s'assit au chevet de M. G***, elle voulait laver elle-même les tempes du malade avec de l'eau fraîche, et elle eut tout donné pour pouvoir poser ses lèvres sur ce front décoloré.

—Monsieur, demandait-elle souvent au médecin, mon mari est-il sauvé ?

Le docteur hochait la tête et ne répondait pas.

—Mon Dieu, gémissait la jeune femme, si avec des larmes on pouvait faire du sang !

Le docteur se frappa le front :

—Si je trouvais, se dit-il, une personne assez généreuse pour sacrifier la moitié de sa force vitale pour rendre l'existence à cette homme demi-mort, j'essayerais une transfusion de sang.

Anna releva la manche de son corsage :

—Prenez mon sang, prenez ma vie, dit-elle, et sauvez M. G***, moi seule ai le droit de le ressusciter, même au prix de mon existence. Faites bien vite, je me meurs d'angoisse en le regardant.

Un moment après, Mme G***, l'artère du bras ouverte, donnait son sang pour son mari. Lentement le malade souleva ses paupières et vit, comme à travers un voile, une femme pâle, étendue sur une chaise longue. Anna avait sur ses lèvres un sourire qui s'éteignit dans un évanouissement complet. On l'emporta. Bientôt après, elle ouvrit les yeux et sourit faiblement à ceux qui l'entouraient.

A quelques jours de là, le malade semblait revivre, et disait au docteur :

—Il me semble sortir de la tombe.

—Savez-vous, lui dit son médecin, comment vous avez été sauvé de la mort ? Eh bien, c'est par un prodige de la science et par un miracle de dévouement ; autour de vous tout pleurait, quand de l'âme la plus déchirée jaillit ce cri sublime : " Si avec des larmes l'on pouvait faire du sang ! " — " Je le sauverai, m'écriai-je, si quelqu'un l'aime assez pour se faire ouvrir les veines et transfuser ainsi sa propre vie dans ce corps épuisé."

—Achevez !..... dit M. G*** d'une voix haletante.

—Un être dévoué se présente, reprit le docteur, le sang coule, et de même que le sang du Christ racheta le monde, vous lûtes ressuscité par l'effusion d'un sang généreux.

M. G*** tendit les bras avec un cri vibrant d'amour et de reconnaissance :

—Anna ! Anna !

Et les bras du malade se refermèrent en pressant sur sa poitrine le front décoloré de la jeune femme ; ce fut tout, elle ne demanda pas de grâce, elle avait sacrifié sa vie, il n'eut point à pardonner, ce sacrifice avait absout la coupable.

UNE JEUNE FEMME.

AU "DIME MUSEUM"

Allez-vous au Dime Muséum ? Oui ! C'est votre affaire. Non ! Que le bon Dieu vous bénisse.

Moi j'y vais ; un peu comme tous les autres, non par principe, mais par je ne sais par quel instinct qui nous y pousse infailliblement. C'est

le besoin des curieux, des blasés, des désespérés ; C'est le besoin de ceux qui n'ont pas la sagesse des saints.

Que voulez-vous ? La vie est rude ; tout le monde sait cela. Tous ont bien leur petit sac à désenchantements, leur fardeau plus ou moins pesant à trainer dans les chemins de cette vie. N'est-ce pas que nous avons tous là, dans la poitrine, un serpent, dont la froide écaille glisse sur notre cœur ?

Comment, vous ne me comprenez pas ? Alors vous êtes heureux comme le poisson dans l'eau, comme l'oiseau sur la branche. Alors, vous ne ressentez point l'inquiétude du lendemain ; vous n'avez jamais vu se dresser, devant vous, l'avenir sombre et orageux de l'étudiant, qui n'a pour richesse que l'eau du ruisseau ; vous ne connaissez point les chimères, pâture des vents, ni les projets croulés.

Mesdames et messieurs, si tels vous êtes, votre part est grande ici-bas : vous avez la paix, vous avez le bonheur. Jouissez, mais regardez un peu autour de vous. Pendant que vous filez vos jours sans secousse et sans émotion, le monde pleure, le monde frémit, le monde s'impacient, le monde perd courage, le monde s'ennuie. Il faut chasser l'ennui, relever son courage, oublier ses malheurs, mettre dans les chaînes tout ce qui compose ce petit serpent dont le venin déchire les entrailles. Et voilà pourquoi l'on jette sur nos yeux le voile du plaisir, pour oublier pendant quelques moments, les noires préoccupations de la vie.

Comprenez-vous maintenant pourquoi, le soir, on voit la foule se diriger vers la salle du "Dime Muséum."

:

Ah ! mais, j'oubliais, lecteurs ; vous ne connaissez pas tous cette délicieuse merveille du siècle. Voici : ce n'est pas bien sérieux ; cependant, d'après l'opinion générale, c'est quelque chose de bien agréable. Imaginez-vous donc un théâtre à dix centins, ayant ses assises à Montréal, à Québec et ailleurs.

Les troupes de comédiens et de comédiennes y passent toutes les semaines, comme les volées de corneilles et d'oiseaux blancs, le printemps et l'automne. On entend là des cantatrices en herbe, des cantatrices feuilles-sèches et des cantatrices feuilles-mortes. On y voit du nègre et des contorsions ; des acrobates, des danseurs et des santeurs.

Et dans ces troupes il y a des talents. Quelquefois, très rarement, on voit briller sur la scène des fleurs de jeunesse, en robe de mousseline ; ce sont de frais visages de jeunes filles, qui font croire à l'innocence. Pauvres enfants, d'où venez-vous ? que venez-vous faire en ces lieux ? Quelle est votre patrie ? Votre mère est-elle encore de ce monde ? Quel hasard vous a fait les jouets du public ? Car vous êtes les jouets du public, jeunes filles. Vous venez là vendre vos grâces, comme on vend un morceau de sucre. Le public paye pour un de vos sourires, une de vos grimaces. Il vous considère comme une parade obligatoire.

Je le sais, il y en a parmi vous qui parviennent à cueillir les fleurs de la gloire ; vous attirez même, quelquefois, les regards du monde entier ; mais, hélas ! que le nombre en est petit : Sur mille il y en a dix de couronnées. Et les autres, après quelques heures de succès et de triomphe, quand la fraîcheur de la jeunesse a fait place à la pâleur prématurée de la misère, végètent dans l'obscurité, refoulées par l'indifférence ; puis de chutes en chutes, de misères en misères, vont s'éteindre à l'hôpital.

Hélas ! O filles du hasard, votre course est finie : un peu de bruit, un peu d'éclat, beau-

coup de misère, puis la mort. Où sont donc maintenant les premiers bégayements de votre jeunesse, les douces caresses de votre mère, les baisers de votre père, les sourires de vos sœurs ?.....

Quelle vie que celle de ces comédiens ! vie de misère, de hazard, de gloire et d'impuissance. Vie que le public méprise et qu'il encourage ; qu'il trouverait déshonorante pour lui-même, et qu'il exige pour son plaisir, à la manière des romains qui voulaient des esclaves, mais dont ils déshonoraient la race.

:

Eh ! mon Dieu, à quoi sert de parler ainsi : je crie dans le désert. Pendant que je le plains, tout ce monde vit, boit s'amuse ou dort. C'est bien lui qui se met en peine du lendemain. "Bah ! nous avons de quoi vivre aujourd'hui ; vivons bien. Nous sommes à Québec, demain nous serons ailleurs. Qu'importe ! le présent est bon, laissons l'avenir."

Ils disent ainsi et ces faces pâles sont peut-être sages. Ces comédiens ont quelque chose qui les rassure. Ils savent que le public s'ennuie ; ils sont loin de se tromper. Tant qu'ils compteront là-dessus leur vie ne sera pas en danger.

:

En effet, comme il en vient du monde à ces petites représentations. Ils arrivent de tous les bourgs, et ils sont de tous les conditions ; riches ou pauvres, grands ou petits, aristocrates et démocrates, électeurs ou députés. J'y ai vu des chefs d'opposition, des futurs ministres, et presque des premiers ministres.

Le même programme dure une semaine ; et qu'il soit bon, ou mauvais, ou médiocre, il y a foule tous les soirs. C'est un encombrement. Un artiste passionné pour le réel, n'aurait qu'à venir examiner l'auditoire, pour étudier ses modèles et ses types. Là sont des minois et des crânes pour tous les goûts ; ils y viennent poser plusieurs fois de suite. Ils y en a même qui s'y rendent tous les soirs, régulièrement. Ils sont, je crois, de la race des Japonnais qui prennent leurs repas au théâtre.

Car, au Japon, les théâtres sont ouverts jours et nuits, et les spectateurs apportent, à volonté, leur nourriture avec eux. Voilà ce qu'on appelle du progrès.

Certainement plusieurs feraient la même chose pour le "Dime Museum," si le respect-humain n'était pas si bonne bride au Canada.

Z. J. MESGOUETS.

Lévis, mai 1884.

L. J. Gagnon.

A PROPOS DU PRINTEMPS

O printemps ! printemps ! pas si fort, pas si vite ; ne nous donne pas tout à la fois !

Bouton naissant, pourquoi te hâter de fleurir ? Fleur rosée et parfumée, tu vaux mieux que le fruit savoureux dont tu es la promesse, laisse-nous l'espérance, le plus doux des biens.

Rose, retiens-toi, n'écoute pas le zéphyr qui te conseille ; dérobe-toi au rayon qui te provoque, à la rosée qui te féconde ; ménage ta beauté, ne livre pas tous tes parfums, tu vas en mourir.

Où cours-tu si vite, à travers les gazons reverdis, ruisseau insensé ? Pas si fort ! Es-tu donc si pressé de quitter ce lit de mousse et de sable fin, pour te perdre dans les flots turbulents du grand fleuve.

Et vous les oiseaux du ciel, qui chantez si gentiment et qui bientôt allez commencer vos nids sous les grands bois, pourquoi vous pres-

ser ? La table n'est pas louée, comme disent les bonnes gens.

Rossignolet, pauvre petit, ne sais-tu pas qu'après le temps des amours tu ne chanteras plus ? Et que deviendrons-nous quand nous n'entendrons plus le chant du rossignol ? Les fêtes du printemps seront donc finies ?

Pas si fort, petit enfant qui essayes tes premiers pas et qui t'avances d'une démarche vacillante et mal assurée, comme si tu obéissais encore au balancement de ton berceau ; n'abandonnes pas trop tôt la main qui te soutient ; tu vas tomber, tu tombes et tu pleures.

Pas si fort, jeune homme au cœur pur qui entres si passionnément dans la vie ; modère ton ardeur, ne te livres pas tout entier, n'éteins pas, par un mouvement trop violent, le flambeau que Dieu a mis dans ta main et qui éclaire ton âme ; ne cueilles pas toutes ces fleurs, ne t'enivres pas de tous ces parfums ; tu vas tomber, tu tombes et tu pleures !

Pas si fort, vous qui voulez à tout prix la fortune et le succès ; vous qui vous élancez avec tant de furie à la poursuite d'un but qui vous fuit toujours et que quelques-uns seulement pourront atteindre ; regardez derrière vous tout ce que vous avez renversé et brisé sur la route ! Si vous ne modérez cette course effrénée, vous y laisserez encore la vie, peut-être l'honneur !

Pas si fort, vous qui tenez la plume, la violence n'est pas la force ; vous qui chantez, les cris ne sont pas l'expression ; vous qui parlez, l'injure n'est pas l'argument ; vous qui jugez et condamnez, la justice n'est plus un glaive ; et vous aussi, qui buvez au cabaret, l'ivresse n'est pas le plaisir.

Pas si fort, esprit des tempêtes et des orages qui dispersez les vaisseaux de haut-bord ; génie de la dévastation et de la guerre qui ensangantez le monde ; passions insensées qui troublez les âmes !

Mais plus fort, douce brise du soir qui ramenez au port la pauvre barque du pêcheur ; sentiment de fraternité qui ramenez la concorde ; pitié qui passez et guérissez les blessures.

Plus fort, vous, les hommes de bonne volonté qui vous élevez par le cœur et grandissez par le travail ; vous qui soutenez et protégez le faible ; vous qui cherchez les talents inconnus et qui applaudissez à tout noble effort ; vous qui épanchez votre âme dans vos œuvres, vous touz enfin qui aimez ; vous, les messagers du bon Dieu qui, dans un printemps sans fin, faites éclore et épanouir sous vos pas les fleurs de la charité et de l'amour, plus fort, encore plus fort !

MARCEL

L'HYGIÈNE DE LA FAMILLE

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

Ce titre placé en tête de ces lignes ne déguise pas une recommandation plus ou moins désintéressée, ayant pour but de préconiser une eau ou bien une pommade merveilleuse, infaillible dans tous les cas les plus opposés pour prévenir la chute des cheveux, les rendre abondants, noirs ou blonds, en dépit de la date de l'extrait de naissance, et délivrer à tout jamais l'humanité de l'humiliant fléau de la calvitie.

Sollicité par un grand nombre de nos lectrices, qui me demandent de leur indiquer, sinon un cosmétique spécial, du moins les règles générales de l'hygiène de la chevelure, je viens, conformément à leur désir, causer avec elles sur ce sujet, auquel je suis fort éloigné de dénier l'importance qui lui appartient.

A tout âge, une chevelure abondante cons-

titue un ornement désirable. Si l'on a pu conserver sa chevelure, la vieillesse même demeure à l'abri de cet aspect sénile, souffreteux, qui forme l'un de ses plus tristes apanages.

Rien n'est plus majestueux, ni même plus beau que des cheveux entièrement blancs, épais, soignés réunissant à la fois la dignité de la vieillesse et la verdure du jeune âge. Appeler à son aide les teintures, c'est prouver que l'on méconnaît l'harmonie que la nature établit peu à peu entre les traits qui s'accusent et se durcissent graduellement, et la couleur blanche qui adoucit l'expression des traits et leur communique un calme auguste. C'est de plus faire acte de frivolité à un âge où l'on ne peut répudier les habitudes sérieuses, sans perdre toute considération. Enfin, ceci est plus sérieux encore, c'est courir le risque de jouer sa santé, de s'exposer parfois à la cécité pour le chimérique espoir de paraître toujours jeune.

Il s'agit donc de combattre autant que possible la chute des cheveux. Malheureusement on n'a pas encore découvert pour cet objet un spécifique universel, par cette raison bien simple, que, si les effets sont identiques les causes sont bien diverses. Les maladies du cuir chevelu sont nombreuses, compliquées, variées, et tel ingrédient pourra être salutaire dans un cas, et absolument inefficace, peut-être même préjudiciable dans un autre cas, quoiqu'il s'agisse de combattre le même effet, c'est-à-dire la chute des cheveux.

Il faut donc rechercher des substances qui, tout en étant inoffensives pour tout le monde, puissent être de quelque secours dans quelques cas particuliers. Quant à indiquer une panacée universelle, l'entreprise serait chimérique, ainsi que cela vient d'être démontré.

Une aimable abonnée veut bien me communiquer un procédé qu'elle a essayé sur elle-même et qui a parfaitement réussi. Comme il se trouve à tous égards naturellement porté dans le nombre des moyens inoffensifs, qui seuls sont indiqués par moi, je le recommande avec plaisir et même avec une certaine confiance, basée non seulement sur la garantie donnée par notre abonnée (laquelle est suffisante à mes yeux comme sincérité, et non comme efficacité universelle pour les raisons énoncées ci-dessus), mais encore sur la nature même de la substance employée. Il entraine en effet de la poudre d'amidon dans la préparation des poudres qui servaient à la coiffure pendant le dix-huitième siècle, or ce siècle était bien moins chauve que le nôtre.

Il s'agit simplement de réduire de l'amidon en poudre, et de mettre cette poudre en grande abondance sur la tête au moment où l'on va se mettre au lit. L'effet est à peu près instantané, m'écrit notre abonnée, et les cheveux cessent de tomber presque immédiatement; l'amidon blanchit un peu la tête et la salit momentanément; mais au bout de quelques jours les cheveux reprennent leur souplesse accoutumée.

Ce remède n'est pas dangereux, ni coûteux, ni difficile à exécuter. La réunion inespérée et, pour moi, toujours poursuivie de ces trois avantages si précieux et si rarement conciliables, m'engage à publier cette recette qui peut toujours être essayée sans entraîner aucun inconvénient.

Je vais aussi indiquer une pommade facile à exécuter. On prend de l'axonge bien épuré (graisse de porc) et on triture cette graisse avec du quinquina en poudre. Les doses respectives sont inutiles à désigner; la pommade doit avoir une couleur de cannelle assez foncée.

L'usage de la pommade, quelle qu'elle soit, n'est pas absolument dépourvu d'inconvénients, surtout si cet usage est trop fréquent. Elle

donne aux cheveux une nuance toujours plus foncée, elle attire la poussière, la fixe sur la tête et salit la peau dont elle obstrue les pores. Si l'on veut éviter ces inconvénients, tout en conservant les avantages qui résultent de l'action fortifiante du quinquina, on usera du moyen suivant :

Dans une bouteille contenant une pinte d'eau-de-vie, on mettra une once de quinquina en poudre; on agitera ce mélange chaque fois qu'on voudra l'employer, c'est-à-dire deux ou trois fois par semaine, le soir; on humectera une petite éponge avec cette eau-de-vie, et l'on se servira de cette éponge pour mouiller légèrement toute la tête; ensuite on peignera les cheveux à la chinoise, on les brossera doucement jusqu'à ce qu'ils soient à peu près secs :

On fera avec tous les cheveux une natte lâche, et l'on se couvrira la tête avec un bonnet ou bien un fichu de mousseline claire.

A l'inverse des pommades, qui généralement amollissent le cuir chevelu et lui enlèvent la force de retenir les bulbes capillaires, l'eau-de-vie fortifie le tissu au travers duquel passent les cheveux, nettoie la peau, et lui communique une extrême blancheur. On m'affirme que ce remède a produit les meilleurs résultats dans certains cas de décoloration prématurée des cheveux due, soit à une maladie, soit à une violente émotion; dans ces cas, l'usage de l'eau-de-vie et du quinquina a fait repousser des cheveux non blanchis.

Il est quelque chose de plus efficace que les remèdes les plus efficaces, même lorsque ceux-ci sont parfaitement appropriés à la nature des maladies qu'il s'agit de combattre: c'est le soin constant, minutieux, dont on prend l'habitude dès sa première enfance, et que l'on continue pendant toute sa vie. Ces soins se réduisent à l'observance de quelques règles générales.

Rien n'est plus contraire aux cheveux que la transpiration, qui élargit les pores, et qui, pour cette raison, contribue à la chute des cheveux; il faut donc s'abstenir de dormir sur un oreiller rempli de plumes, et user d'un petit oreiller rempli de crin, que l'on placera sur le grand oreiller rempli de plumes.

Tous les soirs, on peignera les cheveux à la chinoise pour rafraîchir les raies; on en fera une tresse fort lâche, et le lendemain on les partagera en employant rarement le peigne fin. Enfin, et surtout on coupera deux fois par mois l'extrémité des cheveux; il ne suffit pas de couper les plus longs, mais de les rogner tous, même les plus courts. Cette opération est minutieuse, sans doute, mais l'on en peut attendre les meilleurs résultats; elle doit être faite régulièrement sur les enfants, parce qu'elle a pour effet de fortifier extrêmement les cheveux. C'est aux mères qu'il appartient de veiller sur ce détail important, et, mieux encore, de se charger elles-mêmes de son exécution.

Si dans la première jeunesse, les cheveux se montrent trop fins, clair-semés, dépourvus de sève, il faut les raser trois ou quatre fois de suite, une fois par an: ce moyen peut même, en quelque circonstance, changer, ou du moins modifier la couleur rousse en la brunissant.

Il faut éviter d'adopter comme coiffure quotidienne une coiffure qui imposerait la nécessité de nouer les cheveux; cela a pour résultat d'ébranler les racines des cheveux, de provoquer et d'accélérer leur chute; il est bien préférable de se borner à les tourner. On se gardera soigneusement de dormir avec un peigne; outre qu'il faut laisser les cheveux aussi libres, aussi lâches que possible pendant la nuit, le frottement du peigne aurait pour résultat de détruire les cheveux.

On peut résumer en quelques mots les prin-

cipes généraux de l'hygiène de la chevelure: abstention complète de tout cosmétique, emploi très-modéré de pommade, même fortifiante, soin constant, propreté scrupuleuse, précautions intelligentes pour éviter les températures chaudes ou humides. Moyennant l'observation de ces règles, on peut espérer la conservation de la chevelure, en tant qu'il est possible de combattre et de retarder sa destruction.

UN VIEUX MEDECIN.

LE TOUT MONTRÉAL.

Dimanche dernier a eu lieu à l'église Nazareth, rue Ste-Catherine, la messe de Requiem pour le repos de l'âme de M. Paul Dumas, notre regretté collaborateur. L'église était remplie. Parmi l'assistance nous avons remarqué MM. Dansereau, DeLorimier, Gravel, le Président de la Société Française M. Hirtz, le vice-président M. Cintrat, le secrétaire M. L. Brocherion, le trésorier M. G. Galibert et parmi les membres MM. J. M. Morandat, Paul Prévile, Helbronner, Léon Ledieu, Didier, Lemonnier, Dyonnet, Rabat, etc. etc.

Nous rétablissons ci-dessous la poésie de M. Paul Prévile, parue dans notre dernier numéro, et dans laquelle s'étaient glissées plusieurs fautes d'impression :

POESIE

POUR UN ALBUM DE JEUNE FILLE.

Quand vous étiez petite fille,
Vous souvenez-vous que, souvent,
Dans l'âtre la flamme qui brille
Et disparaît au même instant,
Vous causait une joie immense?
Que de fois vous avez voulu
Toucher à ce feu défendu
Dans votre candide innocence!

Votre maman, craignant les suites d'un tel jeu,
Disait: ne jouez pas, fillette, avec le feu!

Maintenant, vous voilà bien grande,
Notre Père a guidé vos pas,
Qu'il fasse que votre âme entende
Ce que je vais dire tout bas:
Il est encore une autre flamme
Plus dangereuse, c'est l'amour,
Et qui, sans briller, en un jour
Peut consumer un cœur de femme...

Il faut être prudente, avec elle aucun jeu,
Ah! ne jouez jamais avec ce traître feu!

PAUL PRÉVILLE.

LE COIN POUR RIRE.

Le comble de la déveine:
—C'est, pour un bossu, être professeur de droit.

* * *

Le comble de l'art pour un tourneur:
—Tourner l'œil.

* * *

Le comble de la prévoyance:
—Mettre un crachoir à côté de son poêle sous prétexte qu'il fume.

MODES DU JOUR

PARIS, 7 MAI 1884.

Ma chère Pépita,

Je résumerai en quelques mots les modes les plus suivies, à Paris, ce printemps. Je dis les plus suivies, car nous sommes affligées, cette année,

d'une quantité innombrable de nouveautés, les unes fort goûtées, les autres quelque peu négligées, mais toutes plus ou moins en vogue.

La jaquette courte-forme est toujours le principal vêtement de la saison de printemps; on la fait principalement en tissu gris ou fauve, sauf dans les cas où l'on croit devoir l'assortir au costume pour obtenir ce que les tailleurs pour dames appellent un complet.

Cette année, les jaquettes sont collantes, à un rang de boutons et sans garniture. Quelque fois, pourtant, on y met un col et des parements de velours ou quelques rangs de galons. Les longues redingotes jouissent encore de la faveur publique, mais elles sont plus ajustées que jamais. Pour les beaux jours d'été, on prépare de très jolies écharpes et de charmants mantelets semblables à ceux que portaient nos grand'mères.

Le blanc sera de grande mode pendant la saison prochaine, en mousseline, en piqué ou en tissu de laine léger. Toutes ces robes blanches seront des plus garnies de dentelles, de ruches ou de plissés; quant à la forme, elle ne variera guère de celle des robes actuelles.

Les jupes de ces costumes pourront être droites et unies avec une garniture au bas et sans double jupes, toutefois je préfère celles qui sont garnies un peu plus haut et dont la garniture forme tablier.

Si je passe maintenant aux toilettes plus riches je te dirai que tout est au vert et à ses composés: réséda, vert de gris, vert paon et pistache sont les couleurs favorites; on porte également des rouges de chine, des gris rosés, bleutés, cendre, tourterelles, des maïs, mastic et grenat de toutes teintes et des tons les plus variés. Ces couleurs qui sont surtout employées dans les soies et velours permettent, par leurs combinaisons agréables, de créer les toilettes les plus élégantes et les plus artistiques. Nous retournons aux anciens costumes, tant par les étoffes employées que par la forme. Le XIX^{ème} siècle semble se fatiguer du noir et de la toilette qu'il a créée, il veut retourner aux costumes coûteux de nos ancêtres qui marquaient d'une manière beaucoup plus tranchée, que de nos jours, la distance qui existe entre les différentes classes de la société. Ce que je te dis est si vrai que les corsages affectent en ce moment des formes de corselet, de tulipes, d'étrus qu'on pourrait retrouver dans les gravures du temps de Henri III ou de Henri IV.

En dehors de ces excentricités qui menacent de devenir une règle générale, je te signalerai le corsage à gilet qui, certainement, jouira d'une grande vogue cette année; le gilet doit toujours être assorti au costume, comme couleur, mais il peut et doit être d'une étoffe plus riche.

Au moment où le soleil nous favorise de sa présence et où les lampes deviennent presque des inutilités, je crois devoir t'envoyer quelques indications concernant les articles de fantaisie, faciles à fabriquer, qui constituent ce que l'on peut appeler la toilette d'été des lampes. Aujourd'hui je commence par le dessous, un autre jour, je t'expliquerai la manière de fabriquer l'abat jour, la bobèche et le bouchon.

Procure-toi une douzaine de feuilles de papier blanc à fleurs, et une douzaine de feuilles de couleur; en général, cette couleur doit être assortie à l'ameublement. Il faut que ce papier soit ferme et de bonne qualité; enfin achète une demi-feuille de carton pour les dessous de lampe, et le chapitre acquisition est terminé. Tu vois qu'il ne sera pas dispendieux.

En fait d'instruments de travail, une paire de ciseaux, une aiguille et du fil blanc: voilà tout ce

dont nous aurons besoin. Taille des lanières de papier de la longueur du rond du dessous de lampe, et de un pouce et demi de large; plie-les chacune en deux, puis en quatre. Cela te donne des espèces de petits rubans; lorsque tu as plié et préparé autant de rouges que de blancs, c'est-à-dire vingt à vingt-deux de chaque nuance plus s'il le faut, tu laisses les ciseaux au repos, après cependant avoir taillé tes deux ronds en carton, et prenant ton aiguille et ton fil, puis une lanière rouge, tu couds cette lanière à une extrémité du carton, tu places à côté une seconde lanière rouge, puis deux blanches, puis deux rouges, et toujours ainsi, en contrariant; tu ne couds pour le moment que le haut des bandelettes. Les voici posées dans le sens de la longueur. Maintenant, tu vas en poser en largeur. Tu prends une rouge et la passe dessus dessous les bandelettes déjà posées, puis tu les attaches aux deux extrémités de suite; tu prends une seconde lanière rouge, opères de même, en contrariant avec la première posée, puis deux bandelettes, qui doivent se contrarier toujours les unes les autres. Le travail est, si je peux m'exprimer ainsi, celui des chaussons de lièze. Il faut avoir soin que les bandelettes soient posées bien droites, bien régulières, bien à plat, arriver à couvrir, tant en long qu'en large, toute la surface du rond, et attacher au bas les lanières déjà cousues dans le haut. Il est bien entendu que les bandes trop longues à ces extrémités seront coupées au ras du carton, et par conséquent du point de couture.

Il s'agit maintenant de faire la garniture neigeuse qui produit si bon effet.

Tu coupes des bandes de papier bien régulières de 6 pouces de long sur 3 de large des deux couleurs; il faut quarante-huit bandes de chaque nuance. Lorsque ces bandes sont toutes coupées, tu en prends une, tu la plies entre les doigts, comme si tu plissais un col, que le pli ait $\frac{3}{4}$ de pouce à peu près; dans le haut, laisse un intervalle de $\frac{3}{4}$ de pouce non plié, puis, avec des ciseaux très fins, coupe en toutes petites lanières ces plis, pas jusqu'en haut, bien entendu; cela forme comme un effilé, plus c'est fin, plus c'est mousseux, et, par conséquent, plus c'est joli. Tu comprends bien que tes plis se défont tout naturellement, et que la bande est découpée plus régulièrement et plus promptement que si tu opérerais sur toute sa longueur.

Je t'engage à découper chaque bande séparément, pour que les coups de ciseaux soient plus rapprochés, mais si tu es impatiente, tu peux parfaitement en prendre deux ou trois ou plus à la fois;

Voici donc nos quatre-vingt-seize bandes bien finement découpées; prends-en huit blanches, réunis-les l'une sur l'autre dans le haut, et fais-en un petit paquet que tu couds pour les maintenir bien ensemble; prends huit bandes rouges, opère de même, puis huit blanches. Tu te trouves avoir ainsi douze paquets, dont six blancs, six rouges; partagé en 12 parties ton rond, place un de tes paquets au bord du rond, où tu le couds bien solidement, mais pose-le comme tu le ferais d'un morceau que tu voudrais rabattre pour cacher la couture. Ainsi, prends ton paquet, pose les franges sur le rond même, couds à point devant, un peu en deçà du point qui retient les lanières; puis une fois consu, tourne le tout sur soi-même, en dehors du rond, on ne voit aucun point, et le bord est très-neigeux et très propre; à côté du rouge mets un paquet de blanc, tout le tour du dessous de la lampe; tu pourras, pour plus de propreté, coller en dessous un papier moiré, et ton travail sera terminé.

A bientôt

TA MICHELINE.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE.—LE MAUDIT

XI

ORGUEIL ET HUMILITÉ.

(Suite.)

Ces paroles avaient profondément ému le jeune homme. Sous l'empire d'un ébranlement qui agitait tout son être, il se jeta dans les bras du vieillard, et les yeux baignés de larmes, il murmura :

—Merci!

Puis, comme s'il eût été pris tout à coup d'un accès de folie, il se dégagea, traversa le jardin en courant, sortit du presbytère hors d'haleine, prit la direction de la passerelle, la franchit et gagna la montagne.

L'abbé Juan n'avait pas essayé de le retenir.

—C'est une crise, se dit-il, mais elle était nécessaire et sera salutaire. Le pas le plus difficile est fait. L'autre succèdera bientôt. A moi maintenant de triompher de la résistance du père. Y réussirai-je? Pourquoi non? J'aurai sans doute là aussi des obstacles à renverser; mais Dieu ne m'a-t-il pas armé de la patience? Se peut-il d'ailleurs qu'un père demeure à jamais inflexible?

Le monologue du curé aurait duré plus longtemps, s'il n'avait été interrompu par l'arrivée d'une femme qui se montra à la porte du jardin. Au bruit qu'elle avait fait en s'approchant, l'abbé avait relevé la tête.

—Ah! c'est toi, Marta, dit-il vivement. Comment va Pablo?

—Mon mari est bien mal, monsieur le curé, répondit-elle; je tremble à la pensée d'être veuve dans quelque jours.

Elle avait porté le coin de son tablier à ses yeux pour essuyer ses larmes.

—Allons, allons, dit le vieillard en cachant mal son émotion, il ne faut pas perdre courage.

Et se tournant vers le sacristain, qui avait continué d'arroser les herbes et les plantes :

—Ecoute, Roch, cria-t-il,

Le sacristain accourut.

—Va vite, mon enfant, cherche-moi une chemise qui est dans ma commode et un pain que tu trouveras dans l'armoire. Apporte-les-moi ici. Je les avais promis hier à Pablo, et je l'ai oublié. Va, mon enfant, cours et reviens aussitôt.

Roch avait pris ses jambes à son cou. Entre-temps, le curé avait retiré de son gousset une piécette d'argent et l'avait donnée à la femme.

—C'est tout ce qui me reste, dit-il avec contrariété.

—Dieu vous le rendra, monsieur l'abbé.

—Je ne fais que mon devoir, Marta; mon pain n'est-il pas aussi celui des affligés?

Roch était revenu avec la chemise et le pain.

—Prends encore ceci, Marta, dit le curé, en lui remettant les objets, et promets à Pablo que j'irai le voir.

Marta remercia du regard et se retira.

—J'ai besoin de toi, mon bon Roch, dit le prêtre; ce matin, j'ai rencontré au bout du village deux pauvres qui allaient à Salamanque.

J'ai lu dans leurs traits qu'ils mouraient de faim. Je les ai invités à partager notre repas. Va les prévenir que je les attends. Tu les trouveras sur la place, où ils recueillent quelque aumône pour continuer leur voyage.

Roch se disposait à obéir. Le vieillard l'arrêta.

—En même temps, dit-il, tu passeras chez Gil, le marchand de tabac, et tu lui demanderas si le payeur est venu.

—J'y cours.

—Attends. J'oubliais le plus important. Tu iras chez don Gaspard, et tu lui diras que j'ai besoin de lui parler le plus tôt possible.

—J'irai d'abord chez l'alcade.

—Oui, cela vaudra mieux.

Roch partit. Le curé continua à arpenter le jardin. Puis il rentra dans la maison et s'assit à une table, ouvrit son bréviaire et commença sa lecture accoutumée. Peu à peu il s'absorba si profondément qu'il ne s'aperçut point de la présence de Marie.

Il y eut un long silence. Le vieillard n'aurait probablement pas été arraché de longtemps à sa rêverie, si la jeune fille n'avait poussé un long soupir.

—Qu'as-tu, Marie ? dit-il avec attendrissement.

—Rien, mon oncle, répondit la jeune fille en baissant les yeux.

—Tu te caches de moi, mon enfant, cela n'est pas bien. Mais tu sais mal dissimuler. Ta rougeur et tes larmes te trahissent.

—Eh bien, oui, je souffre, je suis malheureuse.

—Pourquoi ?

—Diégo va partir pour l'armée.

—Je ne désespère pas de le sauver.

—Vous l'avez vu, mon oncle, vous lui avez parlé, que vous a-t-il dit ?

—Si tu me promets de ne plus déguiser ta pensée, je t'annoncerai une bonne nouvelle.

—Laquelle ? Parlez vite, mon oncle.

—Diégo s'humanise, il comprend ses torts, il les reconnaît, je crois, devant son père ; leur réconciliation me semble prochaine.

—Dieu vous entende, mon oncle ; mais don Gaspard...

—Don Gaspard sera ici dans quelques instants. Avec l'aide de Dieu je le convaincrai.

—Et alors ?

—Oh ! quand le fils se sera jeté dans les bras du père, quand ils auront échangé le baiser de paix, ce qui restera à faire sera simple et facile. Don Gaspard est riche ; il n'a qu'à ouvrir sa caisse pour y trouver tout l'argent qu'il lui faut. Il montera à cheval. En deux heures il sera à Salamanque, il y trouvera des agences de remplacement, et le soir même tout sera réglé.

—Ah ! s'il en était ainsi !... Mais encore se peut-il que les choses tournent autrement. Si Diégo part...

La jeune fille baissa les yeux et joua distraitement avec la pointe de son tablier.

—Si Diégo part ? interrogea machinalement le vieillard.

—Non, cela ne se peut pas, s'écria-t-elle ; n'est-ce pas, mon oncle, que cela ne se peut pas ?

—En effet.

Ils se turent, comme s'ils n'eussent trouvé aucune objection à ce qui était leur plus intime désir.

—Pourtant, dit l'abbé en hochant la tête, après avoir longtemps réfléchi, si Gaspard s'obstine, si le sergent revient avant la réconciliation, il faudra que Diégo le suive. Que faire alors ?

—L'empêcher de partir.

—L'empêcher... l'empêcher... il n'est pas toujours commode de tout empêcher. Sans doute nous devons faire pour notre prochain ce que

nous ferions pour nous-mêmes, mais quand les choses se compliquent... alors... alors...

Le curé cherchait un mot qu'il ne trouvait pas. Mais comme il voyait Marie pleurer :

—Allons, dit-il, ne te désole point. Entre la coupe et les lèvres il n'arrive pas toujours un malheur. Chassons ces idées noires. J'ai besoin de tout mon sang-froid pour venir à bout de don Gaspard ; si nous continuons à donner cours à nos frayeurs, je ne saurai plus que dire au moment décisif, et tout sera perdu. Sèche donc tes larmes et parlons d'autre chose. T'ai-je annoncé que nous avions deux convives aujourd'hui ?

—Deux convives ?

—Oui.

—Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt, mon oncle ?

—Je l'ai oublié.

—Mais...

—Et bien ?

—C'est que nous avons un bien maigre repas.

—Qu'importe ? Ils ne seront pas difficiles. Tu improviseras un en-cas.

—Cela me sera impossible.

—Pourquoi ?

—Il ne nous reste rien.

—Comment ! Hier, j'ai vu l'armoire pleine.

—C'est vrai, mon oncle, mais ce matin vous m'avez demandé de servir un bon déjeuner au sergent avant son départ, et...

—Et dans l'armoire il n'y a plus que des rayons vides ?

—Non, mon oncle, nous avons encore du pain.

—Un, mon enfant.

—Un ? et l'autre ?

—L'autre... je viens de le donner à l'instant à Marta.

—Un pain ne saurait suffire pour faire dîner cinq personnes. Or, comme nous n'avons pas d'argent, et que nous ne prenons rien à crédit...

—Attends, mon enfant, dit le vieillard en cherchant dans sa poche. J'ai... ou j'avais une peseta, dit-il en retirant sa main vide.

—Vous l'avez donnée aussi, mon oncle ?

—Oui, mon enfant ; j'ignorais notre propre besoin. Mais il nous reste la poule, va la prendre.

—Vous oubliez, mon oncle, que vous me l'avez fait porter, il y a huit jours, à la vieille Petra, quand elle était si malade.

—Je ne m'en souvenais plus. Mais nous nous alarmons sans motif. Roch est allé chez le payeur, il va revenir.

—Et si on ne le paie pas...

—Si on ne le paie pas ?... Pourquoi ne le paierait-on pas ? Te voilà bien toujours avec tes appréhensions.

N'a-t-on pas dit, mon oncle, que, par ces temps de guerre, le gouvernement ne pouvait répondre de rien ?

—Oui... mais... nous ne pouvons rien décider avant le retour de Roch. Il faut attendre.

—Soit.

—J'ai une idée. Combien serons-nous à table.

—Six.

—Non, quatre.

—Comment ?

—Je n'ai pas faim et Roch ne mangera pas.

—Pourquoi ?

—Il aura mangé en route. Quant à moi, je suis un peu indisposé, et le jeûne me fera du bien.

—Mais, mon oncle, à votre âge, vous avez besoin de régime.

—J'ai passé bien des jours sans rien prendre par devoir, mon enfant ; jeûner une fois de plus ne saurait me nuire.

A ce moment, Roch apparut sur le seuil de la porte.

—As-tu fait toutes mes commissions ? demanda le vieillard.

—Toutes, monsieur le curé.

—Don Gaspard ?

—Il m'a reçu fort mal, mais, à la fin, il a promis de venir.

—Et les pauvres ?

—Ils me suivent. Je les ai laissés sur la place avec le vieux Perez, qui doit venir prendre congé de vous.

—Prendre congé ?

—Oui, il va aux eaux, grâce à la collecte.

—Ah !... Et le payeur ? l'as-tu vu ?

—Oui.

—T'a-t-il payé ?

—Oui.

Le visage de l'abbé Juan s'illumina.

—Tu as rapporté l'argent ? dit-il vivement.

—Le voici, monsieur le curé.

Et le sacristain agita un sac qui rendit un son métallique.

—Donne, dit l'abbé en tendant la main.

Et se tournant vers Marie :

—Tu vois bien, mon enfant, qu'il ne faut pas douter de la miséricorde divine, ajouta-t-il.

—Oui, mon oncle, et son aide nous était bien nécessaire.

—Dépêchons-nous de tout régler avant l'arrivée de don Gaspard, parce que je désire lui parler sans témoins. Mets l'argent dans la commode, Roch ; et toi Marie, prends de l'encre et du papier, que nous fassions les comptes. La cure est pauvre, le casual ne produit guère. A Madrid, on nous a supprimé d'un trait de plume la *congrua*, je ne sais pourquoi ; en sorte que par ces temps de malheur et de guerre où nous vivons, il nous reste tout juste la *res angusta domi*. Mais je ne saurais oublier que je suis prêtre, que les pauvres sont mes enfants, mes ouailles, et que je leur dois, comme saint Martin de Tours, la plus belle moitié de mon manteau.

Roch avait serré l'argent. Marie avait apporté l'écritoire et s'était assise à la table.

—La nappe de l'autel à besoin d'être renouvelée, mon oncle, dit-elle, et nous devrions orner l'église pour la fête prochaine.

—Songeons d'abord aux pauvres. Écris. Dix réaux à Marta, dont le mari Pable est alité. Dix à chacun des deux pauvres que nous attendons. Six à Perico, que j'ai vu ce matin sans souliers.

—Vous oubliez, monsieur le curé, que vous n'avez eu à toucher que douze douros pour le mois écoulé.

—Eh bien, douze douros, mon bon Roch, n'y a-t-il pas de quoi satisfaire tout le monde ? Il en restera toujours assez pour nous. Il ne faut pas que nous soyons égoïstes.

Roch se tut.

—Continue d'écrire, Marie, dit l'abbé. Deux livres d'huile pour la Vierge de la Vallée, à deux réaux par livre, total quatre réaux. Deux livres de cire pour l'autel, douze réaux. Trente cuartos que nous devons à Jérónimo pour avoir réparé mes souliers, les tiens, Marie, et ceux de Roch. Trente-six cuartos que j'ai promis de payer à l'apothicaire pour les médicaments qu'il a fournis à Bablo... cinq...

—Et nous ? demanda Roch en interrompant ce calcul.

L'abbé Juan eut un moment d'impatience.

—Voyons le compte, dit-il.

—Six et quatre dix et deux douze et huit vingt ; je pose zéro et retiens deux et un trois et deux cinq et un six : total soixante réaux.

—Reste neuf douros, c'est-à-dire six réaux par jour qui nous permettront de vivre en princes.

—Mais nous sommes quatre, mon oncle.

—Quatre ?

(A suivre.)